

Il se retira, poursuivi par les huées de la foule. Cependant le domestique, qui s'était prestement éclipsé au moment du danger, avait réintégré son poste. Mais le commandant ne l'y laissa pas une minute de plus.

—Lâche ! lui dit-il, je te chasse ! Va faire tes malles à la maison. Je te réglerai ton compte tout à l'heure. Arrange-toi pour que je ne revoie plus ta vilaine figure de froussard !

Et se tournant vers Jordanet :

—Ayez l'obligeance de me pousser jusque chez moi. C'est là que je vous remettrai votre récompense.

—Permettez, mon commandant, fit Jordanet, je ne voudrais pas qu'on croie que j'ai agi pour l'argent.

—Mais personne n'a cette idée, mon ami. En route, je vous prie. Je serais obligé aux personnes qui m'entourent de nous laisser le passage et de ne pas nous suivre, afin de nous éviter l'ingérence de l'administration dans mes affaires particulières.

Les curieux furent assez sages pour s'éloigner et Jordanet put conduire le commandant à l'hôtel que ce vétéran de la gloire possédait avenue du Bois-de-Boulogne.

Un jeune homme qui n'était autre que le neveu du commandant, aida ce dernier à glisser de sa voiture dans un fauteuil à roulettes, sur le perron.

—Mon cher Léon, lui dit l'officier, je te présente un homme qui vient de me sauver la vie.

Léon, jeune avocat stagiaire, magistrat en herbe, s'inclina à peine. La mise du sauveteur, ses souliers surtout, semblaient l'inquiéter.

—Asseyez-vous, M. Jean Mathieu, lui dit le commandant. Nous causerons tout à l'heure.

S'adressant à son neveu :

—Va voir si Baptiste a fait ses malles ?

—Vous le renvoyez définitivement, mon oncle ? demanda Léon.

—Il m'a lâché au moment du danger. Ces reculades-là, ça ne se pardonne pas. Combien lui doit-on ?

—Un mois de gages.

—Paye-le et ajoute cent francs de gratification. Qu'il nous débarrasse immédiatement. Tu lui feras un bon certificat. Au fond, il n'était pas payé pour me sauver la vie ; mais je n'en veux plus, j'ai horreur des froussards. Va, Léon.

—A nous deux, Mathieu, dit le commandant. Profitons de ce que nous sommes seuls.

Allait-il, comme le garde du bois, lui faire subir un interrogatoire ? Jordanet en tremblait déjà.

Mais le commandant était homme de cœur et conséquemment de tact.

—Un billet de mille serait-il un baume salutaire pour guérir vos plaies d'argent ?

—Mais, mon commandant...

—Pas de mais ! Je suis un vieux dur à cuire qui ne peut pas souffrir l'opposition. Restez dans le rang ! Plus un mot !

Il fit rouler son fauteuil jusqu'à son secrétaire qu'il ouvrit et dont il tira un billet de banque. Puis revenant auprès de Jordanet aussi vite que le lui permettait sa mécanique, il lui fourra le papier bleu entre les mains.

—Voilà, mon ami Mathieu, et si ça ne suffit pas pour vous tirer d'affaire, revenez ici, maintenant que vous savez mon adresse.

—J'accepte, dit enfin Jordanet ; mais tout l'or de la France, du monde entier ne pourrait pas me sortir d'affaire.

Il exhalait sa peine sans prévoir qu'il autorisait ainsi le commandant à le questionner.

—Vous m'intriguez, Mathieu, fit l'officier. Alors, vous avez un gros chagrin sur le cœur ?

—Enorme, mon commandant,

—Et je n'y peux rien ?

—Oh ! je ne crois pas, à moins, mon commandant, que vous ne soyez dans les petits papiers de la justice.

—Vous aurait-on dépouillé d'un héritage ?

—On m'a volé mon bien le plus précieux. C'est ainsi, mon commandant, et je ne puis vous dire un mot de plus. Vous ne me connaissez pas et vous sentez que je suis un honnête homme. Si vous savez qui je suis, peut-être regretteriez-vous de m'avoir reçu sous votre toit.

—Parlez, mon ami. Je vous donne ma parole d'honneur, ma parole de soldat, que votre secret restera enfoui au plus profond de ma mémoire et qu'il n'en sortira jamais.

—Je n'en doute pas, mon commandant ; mais vous aussi, vous avez vos peines, et je serais un égoïste si je vous occupais plus longtemps des miennes. Adieu, mon commandant, et mille fois merci.

Il se leva, reprit son chapeau et salua sans façon.

—Rasseyez-vous, ordonna l'officier.

Mais Léon rentrait au salon à l'instant même et ses yeux allumés de curiosité dévisageaient le sauveur de son oncle.

—Mon neveu, lui demanda ce dernier, en avez-vous fini avec Baptiste ?

—Il est parti.

Et le jeune homme ajouta timidement :

—Vous le remplacerez difficilement, mon oncle.

—Tant pis ! Mais jamais un lâche, comme ce franc fileur, ne couchera sous mon toit. Assez sur ce sujet et laissez-moi un instant seul avec M. Mathieu, à qui j'ai à parler.

Le jeune avocat, magistrat en herbe, se retira sans protester. Jordanet estimait à part lui que le commandant n'était pas comode. Il s'était rassis et avait reposé son chapeau sur le tapis.

—Dites-moi, Mathieu, demanda l'officier, consentiriez-vous à remplacer Baptiste ? Tout votre travail consisterait à pousser ma voiture quand il me prendra la fantaisie d'aller au Bois. Je vous donnerai cent francs par mois, la table et le logement. Vous mangerez à l'office, bien entendu ; mais j'aurai soin d'inviter mon personnel à se montrer très poli à votre égard.

C'était une situation inespérée, pour Jordanet ; mais il ne pouvait l'accepter sans révéler son nom.

—Je serais très heureux, mon commandant, dit-il, de veiller sur votre sécurité, d'être, en un mot, votre homme de confiance ; mais je le répète, vous ne voudrez pas de moi quand vous saurez qui je suis.

—Expliquez-vous ! ordonna l'officier, autrement, je croirai que vous doutez de ma parole d'honneur.

—Oh ! mon commandant.

Et pour lui prouver combien il se fait à lui, il se déclara aussitôt :

—Je m'appelle Jordanet, dit-il, j'ai été condamné injustement à vingt ans de travaux forcés et je me suis échappé du bagne pour revenir à Paris dans l'espoir de confondre mes accusateurs, de me faire réhabiliter et de rendre ainsi l'honneur à ma femme et à mes quatre enfants.

La sincérité éclatait dans sa physionomie, dans le son de sa voix. Le commandant Hardy ne montra qu'un peu de surprise. Son regard resta bienveillant. Le vieux brave croyait en principe à l'honneur des hommes de courage.

—Racontez-moi tout cela en détail, Jordanet, lui demanda-t-il.

—Oh ! ce serait bien long.

—Nous avons le temps jusqu'au dîner. A propos, vous avez peut-être faim ?

—J'ai eu faim tout à l'heure, bien faim même ; mais quand je parle de ces choses terribles, cela me bouche l'estomac.

—Je le comprends. Cependant, il vous faut des forces pour parler et je tiens à connaître l'affaire d'un bout à l'autre.

Il appuya sur un bouton électrique. Le valet de chambre entra aussitôt.

—Servez-moi une bouteille de vieux bordeaux, deux verres et des biscuits. Rompez !

Ils gardèrent le silence en attendant cette collation. Jordanet ne semblait nullement regretter cette confession. La fierté de son innocence éclatait sur sa physionomie. Il rougit de plaisir lorsque le commandant Hardy, après avoir rempli les verres, l'invita à s'approcher de la table et à trinquer avec lui. Le vin généraux le réchauffa et il pu résumer clairement, sans entrer dans des détails et répétitions inutiles, les faits pour lesquels on l'avait condamné.

—Avez-vous des soupçons sur quelqu'un ? lui demanda le commandant.

Jordanet lui raconta les démarches de Gérard de Savennay à la Nouvelle-Calédonie. Puis il lui retraça les péripéties de son évasion et enfin la tentative criminelle à laquelle il avait échappé, rue de Montparnasse.

Le commandant ne pouvait s'expliquer la huine de Mascarot.

—Quant à Gérard de Savennay, dit-il, rien ne prouve sa culpabilité dans cette affaire. Je répète à croire qu'un officier français soit capable d'une telle lâcheté. Mon avis est qu'il appartient à vos fils de retrouver Mascarot et de l'étudier à fond, afin de se rendre compte du rôle qu'il a joué au moment du crime.

Jordanet n'osa pas avouer à ce vieux brave que son fils aîné était déserteur.

—Bref, conclut l'officier, acceptez-vous le nouvel emploi que je vous propose ?

—Oui, mon commandant. Seulement, je vous demanderai de faire parvenir à mon fils Ménéric les mille francs que vous m'avez donnés et qui lui serviront à rechercher Mascarot. Ne lui dites pas où je suis. Il ne pourrait résister à l'envie de venir m'embrasser, et comme la police observe toutes ses démarches, il me ferait prendre. De cette façon, vous serez certain, mon commandant, que je vous ai dit la vérité.

—Entendu, et pour que votre secret reste entre nous deux, j'irai moi-même chez vous, demain matin. Je me ferai conduire dans mon coupé, attelé d'un bon cheval qu'aucun agent ne pourrait suivre à la course.

—Vous n'aurez qu'à appeler ma femme, qui est toujours à son comptoir. Elle sera bien heureuse de savoir par vous que je suis à l'abri de la misère. Mais, je le répète, gardez-vous, mon comman-